

BLAGNAC : QUESTIONS D'HISTOIRE

Louis Pueyo, pionnier de l'aviation

Querelle de clocher

Il y a 20 ans... un exploit du spéléo-club de Blagnac

1901 : une grande loi républicaine



Tour de contrôle de l'aéroport de Blagnac vers 1954

ARGRA

IL Y A VINGT ANS... UN EXPLOIT DU SPÉLÉO-CLUB DE BLAGNAC

Le grand public ignore généralement que les Cévennes, ce que les géographes appellent « l'arc cévenol », viennent mourir aux portes du pays toulousain, près de Revel.

A quelques kilomètres de cette ville, l'arc cévenol présente une particularité unique, à savoir l'existence d'un véritable causse, en d'autres termes des formations majoritairement calcaires qui, sans avoir l'ampleur des causses du Quercy ou des Grands Causses (Larzac, causse Noir, Méjean...), ne présentent pas moins toutes les caractéristiques de ces terrains, la principale étant la raréfaction des eaux de surface, compensée par des circulations souterraines importantes.

C'est ainsi que l'on a donné le nom de causse de Sorèze à un plateau qui domine la ville du même nom. Il présente des singularités, en ce sens qu'il est composé de couches alternées de calcaires et de schistes. Lors du plissement hercynien, il y a environ 200 millions d'années (Massif Armoricaïn, Ardennes, Vosges, Massif Central...), ces couches initialement horizontales puisque formées dans des mers peu profondes, se sont redressées jusqu'à devenir verticales ; de plus, les énormes pressions subies ont entraîné des bouleversements cristallins, ce qui fait que le causse de Sorèze contient des minéraux, soit rares, soit intéressants du point de vue de l'exploitation des ressources naturelles. C'est ainsi que l'on a mis en évidence une importante exploitation de minerai de fer dès le bas moyen-âge. Le minerai a été récolté en surface et, lorsqu'il a été épuisé, les hommes de ces époques n'ont pas hésité à s'aventurer dans les grottes qui trouent le causse de Sorèze. Mais ceci est une autre histoire...

Le causse de Sorèze, spéléologiquement parlant, est modeste en ce

qui concerne l'ampleur des grottes et des gouffres qu'il contient. Pour les spéléologues tarnais cependant, il est le premier du département, car le Tarn ne recèle pas de grandes cavités. A telle enseigne que le gouffre le plus profond du département, justement situé dans ce causse de Sorèze, ne mesure que cent mètres de profondeur. Pour situer le contexte de l'époque, retenons que dans les Pyrénées et dans les Alpes françaises, la cote de - 1000 mètres de dénivellation a été dépassée. Mais les spéléologues, comme les autres, cultivent l'amour de ce qui est proche d'eux. Et les Tarnais, bien imités en cela par les résidents du Grand Toulouse, mettent un point d'honneur à explorer « leur » gouffre.

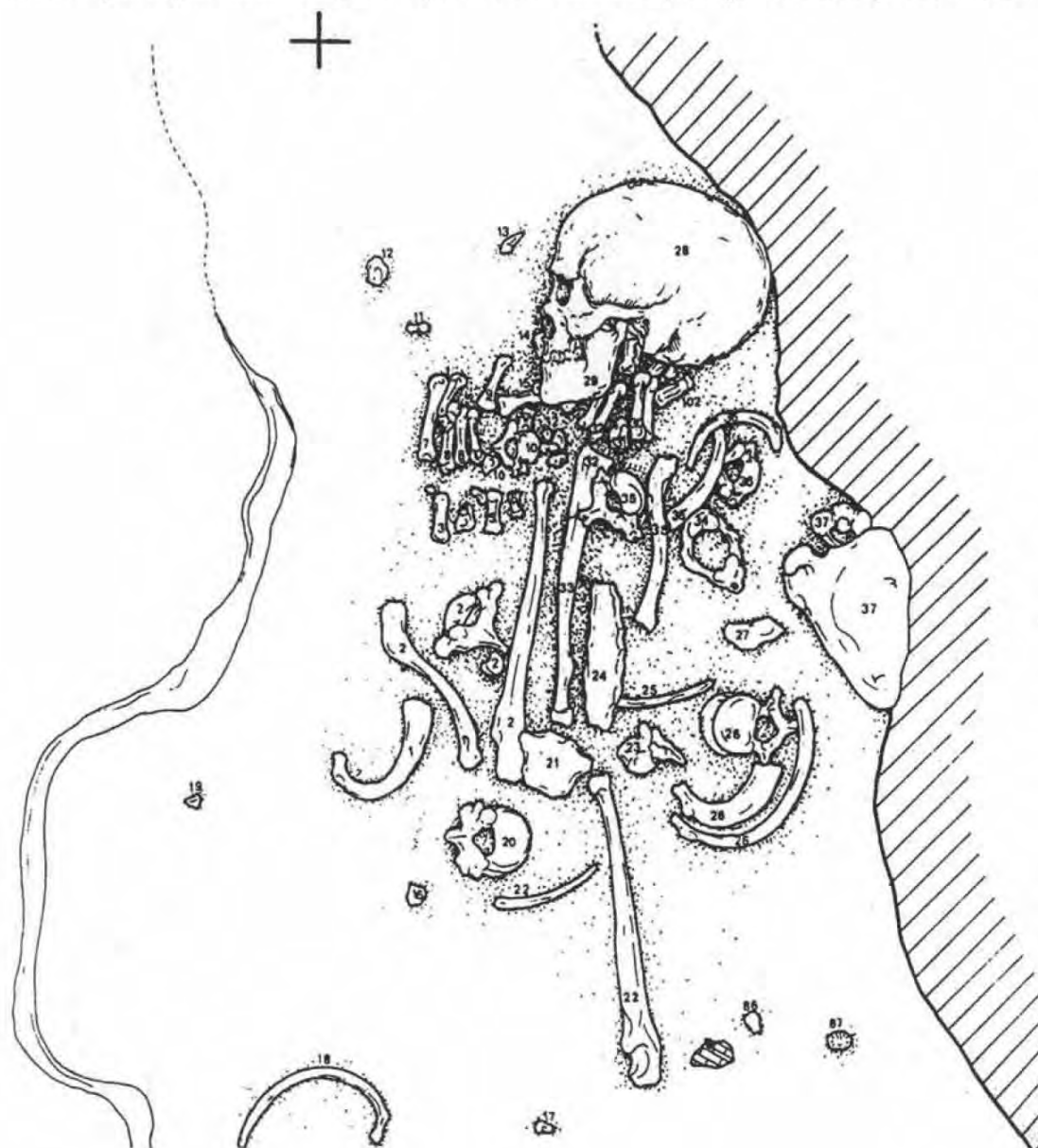
On appelle l'Aven Viala, du nom des frères qui l'ont découvert en 1952. C'est une série de puits verticaux, qui devient impénétrable 108 mètres sous la surface. Nul ne peut se dire spéléo s'il n'a pas fait le Viala !

En 1980, quelques spéléologues dont l'histoire n'a pas retenu le nom, sont intrigués par une série d'étranglements au fond du gouffre. Aussitôt, ils tentent d'élargir ces étranglements car, souvent les gouffres se présentent sous la forme de puits verticaux décalés axialement, communiquant par des étranglements. Il n'est donc pas déraisonnable, par cette voie, d'espérer aller plus bas, ce qui est la motivation numéro un de tout spéléologue normalement constitué.

Dix-huit longs mois s'écoulaient. Au fil des séances de ce qu'il faut bien appeler un travail de fourmi, l'invraisemblable boyau est parcouru centimètre par centimètre, chatière après chatière, jusqu'au jour fatidique du 13 septembre 1981. Ce jour-là, une dizaine de spéléos du Spéléo-club de Blagnac et de l'Entente Spéléo de Dourgne, Revel et Sorèze, se retrouvent au fond de l'Aven Viala. Les cinq pre-

Relevé partiel d'un squelette de la grotte-sépulcrale de Roquemaure (Saint-Amancet, Tarn). Document Direction Régionale des Antiquités Préhistoriques de Midi-Pyrénées.

Ce squelette reposait dans un gour (contour sinueux à gauche) limité par la paroi de la grotte (hachures) à droite. Sur le relevé complet, on peut voir des côtes, un os long (tibia ?) et de nombreuses phalanges. Plus loin, les perles d'un collier.



mières chatières, en dépit de leur étroitesse, ne présentent pas de difficultés majeures. La routine... Par contre, une sixième étroiture bloque la progression. Sa hauteur, dix-sept centimètres. Vous avez bien lu...

On n'imagine pas l'extraordinaire faculté du corps humain à se couler dans les moules les plus étroits. La partie la plus massive, le thorax, se réduit considérablement par l'artifice suivant : en gardant un bras allongé le long du corps et en avançant l'autre, la largeur des épaules diminue. Si ça ne suffit pas, on expire pour vider la cage thoracique. Et si ça ne suffit pas, on se déshabille... Bien entendu, on ignore tout de la suite de l'étroiture et il n'est pas question de faire demi-tour dans cette position...

Les garçons descendus au fond du Viala ce jour-là n'ont pas d'état d'âme. Pour rester fidèle à la vérité historique, disons qu'ils ne conservent que le slip. J'ai eu l'occasion de photographier – je ne dis pas franchir ! – la chatière de la découverte : une boîte de film 24 x 36 placée dedans pour donner l'échelle semble l'obturer en presque totalité ! Pourtant, ça passe ! Enfin, certains passent. Sur les dix piaffant d'impatience devant le goulet, quatre seulement se retrouvent de l'autre côté : Gaby Soler, Bernard Olivier, Philippe Sabatier, le président du spéléo-club de Blagnac, et Michel Rossich.

Se retrouver en terre vierge est toujours exaltant, encore qu'ici, les quatre soient loin de se douter de ce qui les attend. Contrairement à ce que l'on aurait pu penser, se développe devant eux une galerie sensiblement horizontale qui prend rapidement de vastes proportions. La voûte s'élève par moments jusqu'à vingt mètres au-dessus du plancher. Le concrétionnement est abondant : stalactites, stalagmites... bref, une belle découverte comme il s'en fait de plus en plus rarement dans cette Montagne Noire battue et rebattue par des générations de fouineurs.

Avec quelque chose en plus. Dès les premiers pas dans cette nef qu'ils pensent vierge, les spéléos remarquent de nombreux charbons de bois à même le sol. Puis des tessons de poteries, et même des poteries intactes. Rapidement, ils pressentent que l'incroyable est arrivé. Ils sont au cœur d'un gisement archéologique, préhistorique peut-être ? Progressant alors avec une extrême prudence, étreints par un mélange d'émotion et d'exaltation, ils atteignent une zone au sol tourmenté, constituée de gours, sorte de petits bassins étagés, aux rebords sinueux. Certains de ces gours sont remplis d'une eau limpide et immobile. D'autres, asséchés, ont leur fond recouvert de cristaux étincelants. Et c'est le coup de théâtre ! Dans un de ces bassins repose un squelette humain, désarticulé. Une épaisse croûte de calcite nappe les os longs. Du crâne, à moitié scellé dans la pierre, on distingue à la lueur tremblotante des lampes à carbure une orbite vide et une dentition serrée.

On imagine les sentiments des quatre lorsqu'ils repassent en sens inverse la sixième chatière et remontent l'enfilade des puits vers la surface. Ils viennent de vivre des instants qu'ils n'oublieront jamais, que la vie prodigue rarement, comme à regret.

Quelques jours plus tard, Rossich et Soler, déjà familiers des lieux, en compagnie de Charles Ghommidh, du spéléo-club de l'INSA, reviennent à la galerie « préhistorique ». But de l'opération : ramener quelques photos au service des Antiquités Préhistoriques de Midi-Pyrénées, et mettre en place un système de protection contre le vandalisme. Cette deuxième incursion, au cours de laquelle d'autres squelettes sont entrevus, apporte un élément capital : la galerie se termine, dans sa partie opposée au gouffre de la découverte, par un éboulis. Tout laisse à penser que cet éboulis est l'entrée ancienne de la grotte, aujourd'hui effondrée. Un rapide plan est levé, des photos prises. Car un tesson de poterie prélevé lors de la première incursion a montré que l'on était en présence d'un gisement du

Chalcolithique, c'est à dire de l'âge du Cuivre, donc au tout début de l'âge des Métaux, bien avant l'âge du Bronze. Quant à la protection, elle est assurée... par un cric de voiture noyé dans une poignée de ciment, une chaîne et un cadenas en travers de l'étranglement « infernal ».



Philippe Sabatier : un des membres fondateurs du Spéléo-Club Blagnacais, mais surtout l'un des auteurs d'une incroyable découverte archéologique.

L'intérêt archéologique démontré, reste à faciliter l'accès aux archéologues. Bien entendu, il est hors de question de les faire passer par la voie de la découverte. Seule solution : retrouver en surface l'éboulis terminal et le percer. Cette solution se heurte à un certain nombre de difficultés. Tout d'abord, la confirmation que la galerie se dirige bien vers le versant abrupt qui limite le causse. Ensuite, repérer dans ce versant le point exact où creuser. Enfin, il faut que l'éboulis ne dépasse pas un volume tel qu'il puisse être déplacé par les moyens forcément limités des spéléologues.

Le premier point est rapidement élucidé. La galerie préhistorique se dirige bien vers le versant. Toutefois, compte tenu de l'imprécision des différentes topographies, on ne peut situer la zone où elle débouche qu'à une centaine de mètres près.

C'est pourquoi, un matin d'avril 1982, trente spéléos se retrouvent au coude à coude pour tenter une localisation . parallèlement, Soler, Rossich et Sabatier, déjà familiers des lieux, Fabrice Castagné et Hervé Varin descendent par l'Aven Viala. Rapidement, une liaison est établie entre la surface et les « emmurés volontaires », qui se sont juré de sortir par l'entrée préhistorique ! Malheureusement, la large réceptivité des émetteurs – récepteurs n'aide guère. En surface, les hommes ratissent sans relâche le versant. Les heures passent . Le jour décline. Les spéléos dans la galerie préhistorique, transis par la basse température et l'humidité, envisagent avec appréhension de repasser les chatières et de remonter les cent mètres de puits ; l'heure du découragement, prélude aux grandes déroutes, va sonner.

Tout à coup, un des « prisonniers » hurle dans le combiné : « j'ai entendu un caillou ! Vous êtes tout près ! » Effectivement, l'un des prospecteurs de surface a fait rouler une pierre sous ses pieds. C'est l'explosion de joie ! Tempérée, il est vrai, par la perspective d'avoir à remuer le gigantesque éboulis qui barre le versant sur des mètres et des mètres. Il est 22 heures 30. Au fond, Rossich et Sabatier, lassés par l'attente et l'inaction, remontent par les puits...

Commence alors un des plus formidables chantiers de désobstruction de la spéléologie française. Toute la nuit, c'est le va-et-vient. L'éboulis est démonté pierre après pierre. De leur côté, Soler, Castagné et Varin s'activent à ouvrir le passage de l'intérieur. Trente mètres cubes de roche sont ainsi charriés.

Vers six heures du matin, un dernier bloc livre le passage tant espéré, salué par des cris d'allégresse. Euphorie tempérée d'une certaine inquiétude. L'éboulis, profondément bouleversé, est en équilibre instable. Gaby Soler tente le passage. Il s'engage entre les blocs, non sans appréhension, car il sait qu'il est en quelque sorte au milieu d'un château de cartes, mais des cartes qui pèsent des tonnes ! Lentement, en essayant de se « faire oublier », il se coule dans le vide

entre les blocs. Soudain, un frémissement et toute la masse des rocs se met en branle. Gaby sent les arêtes des blocs lui meurtrir les reins et les jambes. Par miracle, l'équilibre de cet affreux traquenard est rétabli presque instantanément. Soler n'a eu ni le temps ni le loisir d'avoir peur. Déjà il se contorsionne –longues secondes – et parvient à s'extraire du trou. Comme il est bon cet air vif du matin, après 24 heures de claustration !

Castagné et Varin, à leur tour, franchissent l'éboulis. Par ce travail obstiné, une grotte renaît plusieurs milliers d'années après sa disparition de l'espace des vivants. Ils l'appellent Roquemauve – la Roche Noire – du nom du lieu-dit voisin.

Une dernière formalité reste à accomplir avant d'en livrer l'étude aux savants : consolider l'éboulis et assurer la protection de l'entrée. Pour ce faire, l'éboulis est démonté entièrement les jours suivants, et quatre grosses buses de béton armé d'un mètre de diamètre sont introduites dans son épaisseur. Une robuste fermeture interdit l'entrée.

Car les premières fouilles ont montré l'intérêt exceptionnel de la grotte, qui a servi de cimetière aux hommes de l'époque vérazienne. Le Vérazien, évolution locale des cultures des premiers hommes méditerranéens ayant connu le métal, n'ayant jamais été rencontré sur le versant nord de la Montagne Noire. De plus, le site, isolé peu après son abandon par l'éboulement du porche, est exceptionnellement conservé. On trouve à la fois les objets usuels et les hommes qui les ont utilisés.

Les spéléos blagnacais, qui ont désormais laissé la place aux archéologues, ne sont pas restés pour autant inactifs. Ils ont accumulé les découvertes dans ce causse de Sorèze riche en cavités qui cumulent plus de dix kilomètres de galeries, notamment une curieuse grotte

menacée par une carrière dans laquelle ils ont découvert des graffitis très anciens. Mais pour ceux qui ont vécu l'aventure Roquemaure, rien ne sera plus comme avant. Si d'aventure vous les rencontrez, ne les questionnez pas. Ce ne sont pas des vedettes ! La gloire ne les intéresse pas. Leur seule fierté, c'est de dire : « J'y étais ! Ce fut très dur, mais jamais nous n'avons baissé les bras ».

LE SITE DE ROQUEMAURE, D'APRES L'ETUDE SCIENTIFIQUE

Roquemaure a fait l'objet de la procédure dite « fouille de sauvetage », car son isolement le rendait très vulnérable en regard des pillards qui se ruent sur ce genre de découverte, soit pour compléter des collections personnelles, soit à des fins lucratives (il existe tout un commerce clandestin d'antiquités préhistoriques). En effet, malgré les précautions prises, la fermeture de la cavité a été très vite violée et des « fouilles » non autorisées ont été effectuées dans la première partie de la grotte, juste après l'éboulis.

Cette fouille de sauvetage a été effectuée en deux temps par les techniciens de la Direction Régionale des Antiquités Préhistoriques de Midi-Pyrénées, dirigée alors par Jean Clottes (actuellement directeur du Patrimoine au Ministère de la Culture, qui dirige l'étude des grottes ornées de Cosquer à Marseille et la grotte Chauvet à Vallon-Pont-d'Arc). Ils ont fouillé en étroite relation avec les spéléologues auteurs de la découverte, soit 570 heures de travail sous terre. Ce qui suit n'est qu'un résumé très succinct.

L'étude de la grotte se fit dans le sens opposé à celui de la découverte, puisque les premiers utilisateurs du site pénétrèrent par l'entrée naturelle. Le porche, colmaté plus tard par l'éboulement du versant, devait avoir environ 3 mètres de large pour 2 de haut. Puis, la voûte s'élève régulièrement jusqu'à une grande salle, longue de 6 mètres pour 7 à 8 de large et 5 à 6 de haut, au sol presque horizon-

tal. Ce sol est couvert de gours, comme expliqué plus haut. Toutes les parois et le plafond sont couverts de stalactites et de stalagmites.

La fouille de cette salle a permis de mettre en évidence un habitat chalcolithique (littéralement, du grec, pierre de cuivre). Cette période de l'histoire de l'Humanité se situe à l'aube de la découverte du métal par l'homme. Vers 3000 à 4000 ans avant l'ère chrétienne, les hommes savent faire fondre le minerai de cuivre. Cette technologie, née probablement en Asie Mineure, permet de disposer d'un matériau pratique à utiliser, puisqu'il entre en fusion dans des fours primitifs alimentés au bois, et capable par le moulage de reproduire en série des objets. Mais, le gros défaut du cuivre est son manque de dureté. Il ne conserve pas longtemps le tranchant des haches, couteaux, poignards, faucilles, et outils pour travailler le bois et l'os. Il faut attendre le premier Age du Bronze pour que nos ancêtres découvrent de manière empirique que l'adjonction d'une petite quantité d'étain au cuivre produit un métal qui allie les qualités de moulage à une dureté très supérieure, le bronze. Nous ne donnerons pas de date de l'apparition du bronze dans nos contrées, car les découvertes se multiplient et remettent en cause les certitudes de la veille. Quoi qu'il en soit, cette période chalcolithique est très brève sur le grand calendrier de l'histoire de l'homme. De ce fait, pour notre pays, les vestiges nettement attribués à cette période sont excessivement rares. Dans le sud de la France, on a nommé Vézazien (de Véraza, dans les Corbières), une période bien individualisée liée à cette civilisation du cuivre. On peut, avec toute la prudence nécessaire, considérer que le Vézazien apparaît peu avant la généralisation de l'emploi du bronze dans nos contrées vers 1800 ans avant l'ère chrétienne (le problème est complexe, car, à un moment donné, toutes les cultures ne sont pas au même niveau technologique ; pour compliquer encore un peu, certaines cultures qui ne savent pas travailler le bronze l'utilisent couramment, les objets finis étant en quelque sorte importés par des colporteurs itinérants).

Le contenu de cette salle laisse perplexe, si on considère qu'il s'est accumulé dans une brève unité de temps. En effet, cohabitent des os d'animaux, un squelette humain adulte, des tessons de poterie, un demi vase, des charbons isolés, divers os humains, les restes d'un foyer important.

Le reste de la caverne, plus étroit, renferme de nombreux os humains enfouis sous une couche de calcite. Deux crânes, poussés par les eaux, ont roulé jusque dans une fissure. Et la galerie se poursuit, avec son lot de restes humains disséminés, les crânes, plus résistants, ayant mieux supporté les injures du temps.

On pourrait continuer ainsi : ossements humains, poteries, traces de feu, pointes de flèches, coquilles de moules d'eau douce... On arrive ainsi à la chatière qui a permis d'accéder à la caverne par l'Aven Viala, point final du gisement préhistorique.

Devant le risque de pillage, les vestiges les plus spectaculaires (vases, crânes, etc.) ont été reportés sur le plan, photographiés et enlevés, à l'exception de deux squelettes réservés pour un complément de fouille.

Lors de cette fouille, a été trouvée une très belle hache polie en roche verte et, dans un tout autre registre, de nombreuses coquilles d'escargot dans une « poubelle » de cuisine.

Parmi les nombreux ossements humains qui jonchaient ça et là le sol de la cavité, on reconnaissait des os d'enfants : tibia, bassin, mandibule... Tout ce « matériel » était en désordre, ce qui laisse à penser que le dépôt funéraire se faisait en partie haute de la grotte, en quelque sorte l'endroit des tombes, et que l'eau a progressivement déposé les ossements séparés au long de la cavité. Des éléments entiers ont subsisté (mains et bras, colonne vertébrale...)

En résumé, on peut dire que la grotte de Roquemaure a été utilisée

comme cavité sépulcrale, les corps n'ont pas été inhumés mais déposés dans des gours ; des feux ont été allumés à cette occasion. A plusieurs reprises, de forts éboulements d'eau ont dispersé les cadavres.

Divers habitats plus ou moins permanents ont été établis en divers points de la grotte, sans que l'on sache la liaison éventuelle entre les habitats et les dépôts funéraires.

Le mobilier va de la céramique (bois, vases à col) à la pierre (fragment de hache de pierre verte, lames de silex, scies à encoches en silex, pointe de flèche, grattoir sur éclat de silex), en passant par les parures (une épingle en os, une pendeloque en pierre perforée, six dentales (coquilles de mollusque marins, faisant partie d'un collier) et une centaine de perles diverses, la plupart de ces perles ornant le squelette d'une femme relativement âgée. Elles sont en divers matériaux : roche brun-rouge mal identifiée, stéatite noire. Trouvées en position d'enfilage, elles montrent qu'il s'agit d'une parure unique. D'autres perles ont été trouvées, en calcaire blanc, en roche verte, en stéatite grise.

Aujourd'hui, l'oubli est retombé sur Roquemaure. Des fouilles reprendront peut-être un jour avec des moyens nouveaux. Puissent ces quelques lignes rappeler l'apport des Blagnacais à la Recherche et montrer à la jeunesse qu'il y a des aventures plus palpitantes que les « Stories » télévisuelles où tout est frelaté !

Lucien GRATTE